Le Courrier des Opelousas

VOL. 6. OPELOUSAS, PAROISSE ST.-LANDRY, [Louisiane,] 11 SEPTEMBRE, 1858. No. 40.

OPELOUSAS:

SAMEDI MATIN, 11 SEPT., 1858.

Tués par la foudre.— Nous avons appris que vendredi, le 3 courant, hier huit jours, deux nègres appartenant à M. Bte Bergeron, établi à la Prairie Gros Chevreuil, sur les limites de notre Paroisse et celles de St. Martin, ont été tués par la foudre, et que deux autres esclaves, appartenant au même maître, ont été plus ou moins choqués par le même élément.

☞ Nous sommes requis d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'article signé C. D. Tatman, et d'assurer à ceux qui auraient occasion d'aller aux Sources de Bell-Cheney, qu'il n'existe aucune maladie ressemblant au *black tongue* dans cette localité, mais que la rumeur semble donner à comprendre qu'il existe véritablement de fort *mauvaises langues* par là.

AU PUBLIC.

Bayou Chicot, Lne., 3 Septembre, 1858.

Il n'y a à présent, et il n'y a pas non plus eu, cet Eté, aucun cas de maladie dite *Black Tongue*, ou aucune maladie qui lui ressemblât aux Sources de Bell-Cheney ou près de cette localité, et les personnes qui désirent visiter cet établissement le peuvent faire avec parfaite sécurité. Si aucune maladie semblable y avait existé j'en aurais eu connaissance, attendu que je suis le seul médecin qui y pratique la médecine, et que j'aurais été appelé à examiner les cas.

C. D. TATMAN, M. D.

☞ Aux dernières dates, la fièvre jaune avait encore augmenté à la Nouvelle-Orléans. Les vents de Nord, du commencement de la semaine dernière, ont fait augmenter la mortalité sans arrêter la marche de la maladie.

☞ La Cour de District doit commencer sa session régulière à Lake Charles, Calcasieu, lundi prochain, 13 courant.

Bi-Sulfite de Chaux.— Les habitants sucriers verront, par la lecture de nos annonces, que MM. Débaillon & Carrière, à Washington, offrent un excellent article pour la fabrication du sucre.

☞ Le *Planter's Banner* dit que la fièvre scarlatine exerce encore ses ravages aux alentours de Franklin. Il y a sur l'habitation de Mme Porter, parmi les nègres, 150 cas de cette maladie. Il en résulte cependant peu de mortalités.

AUX PARIEURS.

On lit dans l'*Organe Central* de Marksville, Avoyelles, du 28 août dernier :

M. George Dorman, le Rarey de la Louisiane, sera à Marksville jeudi prochain, le 2 septembre, et dans l'intervalle nous a autorisé à faire la proposition suivante à ceux qui aiment les paris :

Cinquante, cent, deux cent cinquante ou cinq cents piastres qu'il pourra dompter n'importe quel cheval farouche, vicieux et jusqu'ici réputé intraitable, dans l'espace de deux à trois heures. Non-seulement il le montera, mais se charge aussi d'y tirer un fusil sans que le cheval s'en inquiète. Il l'attèlera à une charrette ou à un buggy et le conduira où il voudra sans aucune peine. En sus, il s'engage à ne pas se servir de la moindre drogue ou médecine.

Ceux qui désirent accepter le dit pari, sont priés de passer à notre bureau, où les conditions, &c., seront bien vite conclues.

Texas.—Le steamer *Magnolia*, arrivé hier, nous a apporté des journaux du Texas jusqu'au 28 août. Il parait exister encore quelque doute au sujet de l'élection du juge de la Cour Suprême. Le *Galveston News* croit que M. Bell a été élu, mais les autres journaux considèrent le triomphe de M. Buckley comme certain.—M. Pierre Arcenaux a été tué par la foudre, le 23 de ce mois, dans le comté de Harris où il était domicilié. M. Arcenaux était un Louisianais et avait longtemps habité la paroisse St. Martin. La campagnie du railway central a acheté 2,000 tonneaux de fer pour la troisième section : les travaux de terrassement ont été terminés sur une étendue de dix milles.—Le colonel Grant a été assassiné ces jours derniers dans le comté de Polk ; il passait près de la maison de Washington Garner lorsque deux coups de feu, partis de l'intérieure d'un appartement, l'atteignirent et l'étendirent raide mort sur le chemin. L'auteur du meurtre parait être Garner lui-même ; il s'est enfui, et aux dernières dates les habitants du comté étaient à sa poursuite.

Paupérisme dans l'Etat de N.-York.—Le dernier rapport du secrétaire de l'Etat a fait connaître que, durant l'année 1857, une somme de $1,354,383 a été affectée au soulagement des indigents. Cette somme a été répartie entre 173,249 individus ayant reçu des secours constants, et 118,019 autres ayant reçu des secours temporaires. Sur ce double total, on compte 81,626 étrangers ; des 13,-192 individus, vivant dans les établissements de l'Etat au mois de décembre de la même année, 7027 étaient également étrangers.

Voici comment se répartit, par nationalité, le nombre des pauvres secourus :

Etats-Unis 64,270 ; Irelande 75,474 ; Allemagne 11,913 ; Angleterre 4,995 ; France 845.

Remontant aux causes qui ont produit ce résultat, il a été constaté que sur le chiffre rapporté, 10,812 cas doivent être attribué à l'intempérance, 7,763 à la paresse, 2,300 l'aliénation mentale, 15,542 à la maladie, et 89,967 à la pauvreté orignelle et constante.

M. Cass—Le général Cass, secrétaire d'Etat depuis l'avénement de M. Buchanan à la présidence, a près de quatre-vingts ans. Sa santé est loin d'être robuste, et cependant il travaille toujours. M. Cass s'est élevé par ses propres efforts à la haute position qu'il occupe depuis longtemps dans son pays. Il possède une fortune que l'on estime à quatre ou cinq millions de piastres et qu'administre son gendre, M. Ledyard, qui demeure à Détroit, Etat du Michigan. M. Cass s'est enrichi comme tous les anciens habitans de l'Ouest qui avaient acheté des terres dans cette partie de l'Union à l'époque où elles ne commandaient qu'un prix nominal. Malgré ses millions, l'honorable secrétaire d'Etat a toujours mené une vie simple, modeste et laborieuse.

(*Communiqué.*)

DISTRIBUTION DES PRIX, AUX OPELOUSAS.

Les amis du véritable progrès désiraient depuis longtemps voir s'élever parmi nous des écoles où la jeunesse put recevoir une éducation solide : car l'éducation est tout ; c'est elle qui forme le cœur et embellit les vertus ; c'est elle qui développe le génie, qui inspire les hautes pensées, qui donne l'impulsion aux lettres, aux sciences et aux arts, qui met le monde en mouvement ; leurs souhaits sont accomplis.

Il y a deux ans à peine, nous vîmes s'élever comme par enchantement, tout près du sanctuaire du Seigneur, au milieu d'un délicieux bocage, un autre sanctuaire consacré à la science et aux beaux-arts. C'est le Couvent de l'Immaculée Conception, l'ornement et la gloire des Opelousas, qui déjà réunit dans son enceinte l'élite de la jeunesse de la Paroisse, qui vient, joyeuse et rayonnante de bonheur, s'y former aux connaissances utiles et brillantes, et surtout à la pratique des solides vertus.

Le catalogue de l'année qui vient de s'écouler présente les noms de soixante-seize élèves presque toutes pensionnaires ; quelle consolation pour les excellentes sœurs qui dirigent la maison ! quel honneur pour la Paroisse ! quelle gloire pour ses enfants !

Ce n'est pas tout encore.—Pour étendre à tout le monde l'inestimable bienfait de l'éducation, une école vient de s'ouvrir tout à côté du Presbytère, où les jeunes gens de la Paroisse viendront puiser, à l'ombre du sanctuaire et sous la douce influence de la religion, ces connaissances utiles qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même, et en font le plus bel ornement de la société. Honneur aux familles des Opelousas, qui ont si noblement apprécié les efforts de leurs Pasteurs pour l'éducation de leurs enfants ; car l'école ouverte seulement depuis quelques mois compte déjà quarante-huit élèves, accourus de tous les points de la Paroisse, et pleins d'ardeur pour s'instruire, succès inouï, et prélude d'un succès plus grand encore.

Ce succès si brillant prouve d'une manière éclatante l'estime des familles pour l'éducation, surtout lorsque l'éducation est sanctifiée par la religion ; ce qui ne doit pas nous surprendre : car ce que nous voyons aux Opelousas est l'histoire de tous les temps.—Oui, dans tous les temps la religion chrétienne s'est mise à la tête de l'éducation, et toujours ses enfants ont été fiers de marcher sous sa bannière. Dès le commencement, le génie chrétien des Pères de l'Eglise jeta dans l'ombre les auteurs les plus vantés du paganisme ; l'Eglise fonda l'école d'Alexandrie, la plus célèbre de l'univers ; l'Eglise au moyen âge recueillit dans ses monastères, comme dans une arche sainte, les monuments de la littérature et les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui, sans elle, eussent péri dans l'inondation des barbares ; l'Eglise, à la renaissance des lettres, couvrit le monde d'écoles, de colléges, d'académies et d'universités. Quoiqu'aient pu en dire ses obscurs blasphémateurs, l'Eglise s'est toujours montrée la protectrice la plus ardente, la plus éclairée, la plus efficace, la plus persévérante de l'éducation, de la littérature et des beaux-arts. C'est donc avec bonheur que nous voyons dans notre Paroisse les deux établissements où viendra s'instruire notre jeunesse, groupés autour du temple du Seigneur et sous la protection de ses ministres ; c'est le gage le plus sûr qu'elle sera bien élevée.

L'année scolaire des deux établissements se terminait, il y a quelques jours, par une distribution solennelle de prix. Nous eûmes le bonheur d'assister à cette double distribution, qui commença par l'école des jeunes gens. La salle fut bientôt remplie des heureux parents qui s'étaient empressés d'assister à cette intéressante cérémonie ; elle s'ouvrit par un Dialogue en français sur les professions diverses qu'un jeune homme peut embrasser en entrant dans le monde ; les jeunes acteurs étaient : Messieurs Ernest Cahanin, Louis Mélançon, Alfred Lastrapes, François et Laurence Carrière et Arcade Emonet. Le dialogue fut suivi d'un drame en anglais, intitulé Les Brigands : le chef des brigands, Rodolfo, était représenté par Adolphe Lastrapes ; son lieutenant, Pietro, par Sumpter Taylor ; son émissaire, Sterno, par Seth Andrus ; John Offutt jouait le rôle du Duc de Lansfeld, Lucius Suthon et William Posey celui de ses deux enfants ; Angélas Prudhomme et Ernest Cahanin représentaient les brigands de la caverne. La manière pleine d'intérêt dont les jeunes acteurs s'acquittèrent de leurs rôles, causa la plus agréable surprise à tout le monde, surtout lorsqu'on pensait que c'était des enfants sans expérience, qui paraissaient pour la première fois devant le public, et dans une école ouverte seulement depuis quelques mois. Ils surent enchaîner d'un bout à l'autre l'attention de tout l'auditoire ; on parut surtout attendri, lorsque les deux jeunes enfants du Duc de Lansfeld, prisonniers entre les mains des brigands, à genoux, les mains jointes, les yeux humides de larmes, se mirent à prier en chantant pour leurs bons parents.... leurs voix étaient si douces, si harmonieuses, ils paraissaient si émus !

A la suite de la pièce vint la distribution des prix. Inutile de dire la joie des enfants lorsqu'ils venaient recevoir la récompense de leur bonne conduite et de leur application au travail ; inutile de dire la joie de leurs parents si fiers des succès de leurs enfants. Tout le monde se retira enchanté.—Oui, le Seigneur bénira la nouvelle maison qui vient de s'ouvrir pour la gloire de son saint nom.

Le lendemain eut lieu la distribution des prix du Couvent. Les principales familles de la Paroisse entière étaient accourues pour assister à cette joyeuse cérémonie ; les trois Juges de la Cour Suprême avaient bien voulu l'honorer de leur présence ; la salle gracieusement décorée par les travaux de broderie et tapisserie de la classe la plus avancée, remplie d'ailleurs, quoique vaste et spacieuse, par les élèves et leurs bons parents, présentait le coup d'œil le plus charmant. Le théâtre placé au fond de la salle était orné avec un goût exquis.

La première pièce représentée par les élèves fut Judith ou la délivrance de Béthulie. C'était d'un côté Holopherne, général assyrien, représenté par Mlle Martha Wikoff, et Rabsacès, son lieutenant, représenté par Mlle Clara Hollier, qui avaient juré la ruine de Béthulie, dont ils pressaient le siége avec un acharnement proportionné à la résistance qu'ils éprouvaient ; d'un autre côté, apparaissait le grand Prêtre Eliacin, rôle magnifique, représenté par Mlle Clotilde Lastrapes, et les anciens du peuple, Ozias et Charmi, représentés par Mlles Aurélia Hollier et Léocadie Desessarts, résistant avec un courage invincible aux attaques de l'ennemi ; enfin parait la belle, la courageuse Judith, représentée par Mlle Octavie Fontenot, suivie de ses deux compagnes, représentées par Mlles Lucile Débaillon et Armyde Guidry, qui vient délivrer la cité de ses pères, et mettre les Assyriens en fuite, en faisant périr leur général dans sa tente, par l'ordre du Seigneur. On voyait encore paraître dans la pièce Mlle Cécile Déjean, qui jouait le rôle d'Agar, nièce d'Holopherne, et Mlle Lisima Leblanc, celui d'Achior, chef des Ammonites ; Mlles Alicia Lambert, Mathilde Labyche, Lucile Wartelle et Alida Roy, représentaient les habitants éplorés de Béthulie ; le chœur des jeunes Juives se composait de Mlles Mary Casse, Eléanor et Lucy Offutt, Mary et Esther Lyons. La pièce composée exprès pour les enfants du Couvent fut écoutée avec le plus vif intérêt, l'attention la plus profonde. La magnanimité héroïque du grand Prêtre et son courage invincible ; l'audacieuse intrépidité de Rabsacès, principal ministre d'Holopherne ; la dignité imposante d'Holopherne d'abord, puis son laisser aller dans la joie du festin qu'il donna à Judith, la piété tendre et en même temps courageuse de Judith elle-même, qui lui fit hasarder la plus périlleuse aventure, et la rendit enfin la glorieuse libératrice d'Israël, furent admirablement représentés ; on admira aussi l'aisance et la facilité avec lesquelles les rôles furent généralement exécutés, aisance gracieuse qui forme d'ailleurs le caractère le plus saillant du Couvent des Opelousas ; la beauté des costumes, d'ailleurs parfaitement modestes, ajoutait encore à la beauté de l'ensemble.

La pièce française fut suivie d'un dialogue en anglais, sur le choix d'un état de vie, qui fut débité par Mlles Martha Wikoff, Clara Hollier et Armyde Guidry, avec un aplomb, une grâce, un naturel qui furent admirés de tous les assistants, qui témoignèrent par leur attention soutenue, des applaudissements réitérés, et un sourire presque continuel qui se jouait sur leurs lèvres aux traits de satire que se lançaient les unes aux autres les jeunes actrices, tout le plaisir qu'ils prenaient à les entendre.

Enfin arrive la distribution des prix ; quel moment solennel ! quelle anxiété d'abord ! quel bonheur ensuite et quels transports ! Comme leurs cœurs palpitent, comme elles sont rayonnantes de joie, ces chères enfants, lorsqu'elles entendent proclamer leur nom, lorsqu'elles vont recevoir leur couronne des mains de leur tendre mère, d'un père chéri dont elles sont l'idole, lorsqu'elles reçoivent la récompense qu'elles ont méritée par leur conduite et leur travail durant le cours de l'année.—Oui, vous êtes maintenant heureuses, chères enfants ; ils sont heureux aussi ces bons parents que vous comblez de consolation. Après les travaux de l'année, allez jouir au sein de vos bien aimées familles d'un doux et agréable repos ; vous reviendrez ensuite, remplies d'une nouvelle ardeur, reprendre le cours de vos études, et passer ensemble une nouvelle année de bonheur.

La pièce, ainsi que la distribution des prix, fut entremêlée de plusieurs magnifiques morceaux de musique vocale et instrumentale, dont l'heureuse exécution prouve également et le talent distingué des élèves et l'habileté supérieure de leur maître, dont la réputation d'ailleurs est au-dessus de tout éloge. A la fin de la cérémonie, les élèves conduites par leurs maîtresses, allèrent un instant à la chapelle pour offrir au Seigneur, et à Marie, leur bonne et tendre mère, leurs couronnes et leurs prix, leurs vacances et leurs cœurs.

Nous ne pouvons terminer ces remarques sans rendre un éclatant hommage à ces bonnes et excellentes sœurs, dont la vie toute de dévouement et de zèle, se passe à instruire la jeunesse et à la former à la vertu ; comme elles durent se trouver heureuses en voyant le succès de leurs élèves, et la joie de leurs parents ; comme elles durent se trouver récompensées de leurs travaux en les voyant couronnées d'un succès si glorieux ! Oui, bonnes sœurs, le Seigneur vous a bénies, en vous environnant de la tendre affection de vos chères élèves, et de leurs bons parents qui tous vous aiment et vous vénèrent, et vous confient avec bonheur ce qu'ils ont de plus cher au monde ; continuez avec courage la belle œuvre que vous avez si heureusement commencée ; le Seigneur qui a déjà tant fait pour vous, vous comblera tous les jours de bénédictions nouvelles, en attendant celles qu'il vous réserve pour récompense au céleste séjour.

UN DES ASSISTANTS.

LE TELEGRAPHE TRANSATLANTIQUE.

La frégate *Niagara*, capitaine Hudson qui a posé la moitié du câble transatlantique, est arrivée à New-York le 18 de ce mois, ramenant M. Cyrus W. Field et les autres personnes qui on concouru au succès de la grande entreprise.

M. Field, dit le *Courrier des Etats-Unis*, confirme dans les termes les plus catégoriques le succès absolu de l'entreprise qu'il a si énergiquement dirigée. Il n'a quitté Trinity Bay qu'après s'être assuré personnellement de la parfaite transmission des signaux d'un bout à l'autre du câble et dans une direction aussi bien que dans l'autre. Voici, au surplus, quelques détails supplémentaires obtenus de lui.

"...... Pendant les six jours et demi que dura la pose du câble, la tension des esprits était extrême, à bord du Niagara : l'équipage entier observait un silence parfait, et apportait, aux moindres détails, la plus grande attention, de peur qu'un seul moment de négligence ne fit échouer l'entreprise.

"Le lendemain du jour où commença le dévidage, on fit l'observation que le câble s'immergeant dans une proportion trop grande comparativement à la distance qu'il fallait parcourir, la pose ne pourrait s'achever si le câble continuait d'être dévidé dans de telles conditions. Ce contre-temps provenait de l'attraction locale occasionnée par le câble à bord, attraction qui dérangeait sérieusement les boussoles et rendait impossible de diriger le bâtiment.

"Le jour suivant, le capitaine du *Gorgon*, ayant appris cette circonstance, vint se poster à la tête du *Niagara*, se dirigeant vers Trinity Bay par la marche la plus directe possible. Il continua cette manœuvre jour et nuit, jusqu'à l'arrivée à terre, ne quittant jamais le pont que pour peu d'instants, et variant sa position à la suite d'observations répétées sur le soleil, la lune et les étoiles.— Sans son secours, par conséquent, le succès de la pose du câble aurait été plus que douteux.

"M. Field aborda près de la station télégraphique de Trinity Bay, le 5 août, à 2 heures du matin, et se dirigea à pied vers la maison, distante d'un demi-mille, à travers des terres incultes, sans rencontrer âme qui vive sur le rivage.

"Arrivé à la station télégraphique, il y trouva des opérateurs venus de Londres, profondément endormis. Pas un d'eux n'espérait que l'entreprise réussirait. Aussi, n'avaient-ils pas même défait leurs malles, prévoyant que dans huit ou quinze jours ils recevraient l'ordre de retourner à Londres.

"La raison pour laquelle des signaux seuls, et non pas des mots, étaient transmis à travers le câble, c'est que lors de la tentative précédente, les employés se permettaient d'entretenir entre eux une conversation étrangère à l'objet de l'entreprise, ce qui les empêchait d'être attentifs à leur devoir, dans un moment où la moindre obstruction pouvait être fatale à l'œuvre. Les directeurs ordonnèrent en conséquence que des signaux seuls devaient être transmis à travers le câble, d'un navire à l'autre.

"Les deux navires avaient le temps de Greenwich et le courant électrique circulait de l'un à l'autre toutes les dix minutes.

"Les signaux prouvèrent que le premier jour la vitesse de l'*Agamemnon* excédait légèrement celle du *Niagara* ; mais les jours suivants, les deux navires conservèrent la même allure, de sorte qu'il n'y eut jamais plus de vingt milles de différence entre la distance qu'ils parcouraient respectivement. Lorsque le câble fut mis à terre des deux côtés, M. Field appliqua sa langue sur l'extrémité et reçut la satisfaisante information que l'isolement était parfait, au moyen d'un choc qui le renversa presque à terre. La raison pour laquelle aucun message n'a été transmis plus tôt, c'est que les appareils, des deux côtés, étant encore nouveaux et n'ayant pas servi, demandaient pour leur ajustement beaucoup de soin et de précision.

"M. Field dit qu'il ne saurait y avoir le moindre doute que le succès de l'entreprise est complet, malgré tout ce qu'elle a de prodigieux. Par le *Persia*, il a écrit aux directeurs de faire préparer un second câble, parce qu'il est évident que le premier—qui, dans un court espace de temps, pourra transmettre les dépêches aussi vite qu'une ligne de terre—sera complètement insuffisant pour la correspondance qui s'adresse à lui.

"Jusqu'au 1er septembre, la ligne sera fermée à tout message, sauf ceux des gouvernements de la Grande Bretagne et des Etats-Unis. Pendant ce temps M. Field tiendra le public au courant de toutes les questions touchant au succès du câble."

Un journal de Boston nous fournit, ajoute notre confrère de New-York, les explications suivantes sur les difficultés que doivent rencontrer les opérateurs, dans la transmission des dépêches transatlantiques :

"Il paraît que non-seulement la transmission d'un signal électrique à travers l'océan, requiert un temps appréciable, mais encore que ce signal perd, dans une certaine mesure, son caractère primitif. Il prend, pour ainsi dire, de l'extension. Le signal qui, sur une ligne de peu d'étendue, se transmet d'une manière prompte et nette, prend ici la forme d'une longue ondulation et a besoin de six à dix secondes pour se communiquer d'un bout à l'autre de son parcours. La différence entre un signal transmis sur une ligne de peu d'étendue et une autre expédié par le câble transatlantique, est à peu près la même que celle qui existe entre le son bref d'un sifflet et la note grossissante et prolongée d'un orgue pendant six ou même dix secondes. Un trait distinctif qu'il importe d'observer est ce même prolongement du signal ; il atteint son intensité la plus grande au milieu de sa période, et la perd ensuite par les mêmes degrés à travers lesquels il l'avait acquise.

"Nous ignorons quel est le temps requis par ce signal ainsi modifié, pour traverser l'océan ; nous ne savons même pas si ce temps a été déterminé d'une manière positive. Il est évident toutefois, qu'il doit durer *au moins* six secondes, puisque c'est ce qu'il faut en tout cas pour compléter n'importe quel signal. Or, les expériences faites par Faraday et Wheatstone sur des fils d'une grande étendue ont démontré que pendant la moitié au moins du temps nécessaire à la transmission d'un signal, il est essentiel de maintenir le courant électrique sans interruption et sans commencer aucun nouveau signal, autrement, celui-ci courrait risque de retourner vers l'opérateur, comme vers le plus court aboutissement pour décharger son électricité. Ainsi donc, un signal par le câble prendra plus de trois secondes à son point de départ, et six en tout pour se fixer.

"Ceux mêmes de nos lecteurs qui n'ont qu'une faible connaissance des mécanismes télégraphiques, comprendront combien une modification dans la promptitude du voyage doit affecter les dispositions des appareils mis en usage. Ainsi, le signe le plus bref de l'alphabet de Morse se trouve en pareil cas transformé en une longue ondulation, ascendante et décroissante. On sait que dans l'alphabet de Morse, les lettres sont formées par diverses combinaisons d'espacess, des points et des traits plus ou moins longs, en sorte qu'un mot de dix lettres peut se trouver composé de trente ou quarante de ces lignes. On voit donc facilement combien il sera impossible à un opérateur de transmettre un tel mot, jusqu'à ce que l'expérience lui ait appris à combiner avec une parfaite précision ses espaces, ses points et ses traits, à reconnaître d'une façon certaine quand un trait et quand un espace commencent. C'est dire combien est grande la transformation que peut éprouver un trait bref, avec un signal prolongé pendant six secondes.

"Nous citons cet exemple, uniquement parce qu'il est facile à comprendre. Il deviendra nécessaire d'opérer des changements analogues dans les calculs et dans les combinaisons des télégraphes à aiguilles ou impression. Nous ne voyons pas même comment le télégraphe de Hughes, si justement loué du reste, pourrait se dispenser des mêmes modifications. Il nous faut donc attendre de nouvelles expériences et de nouveaux calculs."

Le télégraphe électrique.— Au milieu de l'explosion d'enthousiasme, produite par la pose du câble transatlantique, et des dityrambes quelque peu ampoulés qui célèbrent l'événement du jour, voici, dit un journal de New-York, quelques réflexions plus froides et extrêmement sensées, adressées au *Times* par son correspondant de Washington :

"Quoique profondément impressionné par le glorieux triomphe que vient d'obtenir la science en domptant la mer par un fil métalique, je ne suis toutefois pas de ceux qui se rendent compte des avantages immédiats d'un télégraphe transatlantique, même fonctionnant avec plein succès. Il est hors de question qu'il sera d'un très grand usage ; mais en quoi cet usage ajoutera-t-il au bonheur de l'humanité ? Le télégraphe de terre a-t-il produit aucun bien ? A-t-il détruit quelque mal, adouci quelque peine ? Est-il bien essentiel pour vous, qui habitez New-York, d'apprendre le mardi plutôt que le mercredi que lundi, M. Jones a abîmé le nez de M. Thompson dans le Congrès ? Somme toute, les spéculateurs en coton de New-York et de la Nouvelle-Orléans, gagnent-ils ou perdent-ils plus d'argent, depuis qu'ils connaissent les variations des deux marchés, cinq minutes avant d'entreprendre leurs opérations, au lieu de les connaître comme autrefois en cinq jours ? Les angoisses des parents ne sont-elles pas augmentées en apprenant aujourd'hui qu'une femme et un fils ont rendu le dernier soupir, tandis qu'il faudra attendre dix jours pour avoir les détails navrants de la maladie et de la mort.

"Pour ce qui est de l'influence des journaux sur l'esprit et la moralité du peuple, il ne saurait y avoir de doute sur le mal immense produit par le télégraphe. Toute dépêche télégraphique ne peut qu'être superficielle, imprévue, incomplète, trop rapide pour la vérité. Elle rend l'esprit public trop impatient pour attendre la vérité pure et simple. Nous avons la malle d'Europe en dix jours. Quelle nécessité dès lors d'avoir des bribes de nouvelles en dix minutes ? Quoi de plus trivial et de plus mesquin qu'une colonne de journal, contenant des dépêches télégraphiques ? Il a neigé ici, il a plu là bas, un homme tué, un autre pendu. Le style même des lettres de Washington a dégénéré depuis l'invention, et en conscience je recommanderais ses épitres antérieures à 1844, de préférence à celles de ces dernières années."

LE NORD-OUEST.

(*Extrait de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans.*)

Le Nord-Ouest de l'Union comprend, on le sait, sept Etats—l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota et le Michigan. Les progrès de cette partie de la république ont été si rapides depuis 1840 qu'ils ressemblent plutôt à la réalisation surnaturelle d'un rêve qu'un développement normal des ressources d'une région bénie.

En comparant, en 1860, le nombre des représentans que le Nord-Ouest enverra alors au Congrès, avec ceux qu'elle avait en 1840, on sera frappé d'un fait extrêmement grave, c'est que la puissance politique, de même que la richesse matérielle, appartiendra piențôt au territoire qui, à l'époque où fut adoptée la constitution fédérale, n'était qu'un vaste désert. Dans ces forêts où il y a un demi-siècle erraient seuls les Indiens, sont groupés aujourd'hui sept florissants Etats qui possèdent une population double de celle des treize Etats primitifs et égale à celle de New-York et des six Etats de la nouvelle-Angleterre.

En 1840, le Nord-Ouest n'avait que trente-huit voix électorales sur les deux cent quatre-vingt-quatorze réparties dans l'Union, c'est-à-dire qu'il en possédait un sur huit. Il dispose maintenant du quart des voix électorales, et le recensement de 1860 augmentera de beaucoup sa proportion.

L'Ohio compte, à cette heure, 23 voix dans les colléges électoraux, l'Indiana 13, l'Illinois 11, le Michigan 6, le Wisconsin 5, l'Iowa 4, et le Minnesota 4, faisant un total de 66 voix. En 1840, l'Ohio en avait donné 21 seulement, l'Indiana 9, l'Illinois 5, et le Michigan 3. Le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota n'existaient pas encore. L'augmentation, dans l'espace de dix-huit ans, a été de vingt huit voix.

Le Nord-Ouest a maintenant quatre voix électorales de plus que New-York et la Pennsylvanie réunis, et il n'en a que dix de moins que les six Etats de la Nouvelle-Angleterre joints à New-York. Il en a neuf de plus que tous les Etats baignés par l'Atlantique, depuis le cap May jusqu'à la Floride. Le recensement de 1860 ajoutera à la puissance politique du Nord Ouest qui, si l'on fixe la proportion de la représentation au Congrès à un membre par 120,-000 habitants, aura en 1864, dans les colléges électoraux, un total de 82 voix, ainsi réparties : Ohio 24, Indiana 14, Illinois 15, Michigan 8, Wisconsin 9, Iowa 7, Minnesota 5.

Ces chiffres loin d'être exagérés seront probablement audessous de la réalité. Nous ne serions pas étonnés que le Nord-Ouest, en 1864, comptât quatre-vingt-dix voix dans les colléges électoraux. Ce serait près du tiers de toutes les voix. L'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota auront alors environ huit millions d'habitans, c'est-à-dire près de la moitié de la population totale de l'Union en 1840. Ils auront presque autant d'habitans que New-York, la Pennsylvanie et toute la Nouvelle-Angleterre qui, en se coalisant, ne pourront plus, comme autrefois, décider du sort d'une élection présidentielle ou d'une mesure importante au Congrès.

Il y a certainement lieu de se féliciter, au point de vue national, de cette grandeur et de cette importance croissante du Nord-Ouest : la prospérité et la richesse de cette partie de l'Union augmentera celle de la république tout entière. Le Nord-Ouest sera en outre un arbitre éclairé et impartial entre le Nord et le Sud et préviendra la déplorable scission dont on nous menace depuis longtemps. Touchant au Nord par ses grands et admirables lacs, et au Sud par le Mississipi et l'Ohio, il a un intérêt vital à ce que l'un et l'autre restent unis.

Vengeance d'un mari.—Un habitant de la petite rue des Vecchietti, à Gênes, rentrant chez lui au moment où l'on s'y attendait le moins, surprit sa femme en flagrant délit d'aldultère. Au lieu de se livrer à des emportements qu'un pareil spectacle aurait rendus légitimes, il garda tout son sang-froid, et plein de mépris pour la femme qui le trahissait et pour son complice, il les chassa de sa maison. Cela fait, il éleva un catafalque au milieu de sa chambre nuptiale, invita ses amis et ses voisins, et célébra un service funèbre en l'honneur de sa femme, qui n'existait plus pour lui. Ensuite, il illumina ses croisées, fit venir deux musiciens ambulants, et passa toute la nuit à danser et à boire avec ses amis ; pendant deux jours, il a continué la fête, et se montre l'homme le plus content depuis qu'il est débarrassé de sa femme.

Paris et Londres.—Dans un de ses derniers numéros, la *Revue Municipale* fait connaître que la superficie de la ville de Paris est de 34,025,607 mètres. Sa population, depuis le dernier recensement, est de 1,174,978 âmes ; c'est une moyenne de 29 mètres par individu. Cette moyenne est à Londres de 134 mètres. La mortalité à Paris est de 30 par mille environ, tandis qu'à Londres elle n'est que de 28. La moyenne du nombre d'habitants par maison à Paris est de 33 personnes, et à Londres de 7 1/4.

Triomphe du spiritualisme.—La petite ville de Lichefield, dans le Kentucky, compte de nombreux adeptes aux doctrines du spiritualisme. Un fait incroyable, qui vient de s'y passer, ne contribuera pas peu, sans doute, à augmenter encore le nombre des partisans de la religion nouvelle.

La famille Park, composée du père de la mère et de trois enfants qui ont déjà l'âge de raison, était fortement imbue des croyances spiritualistes. Par contre, une sœur de Mme Park, miss Harris, n'ajoutait aucune foi aux prodiges surnaturels dont on l'entretenait sans cesse. C'était pour la famille tout entière un véritable sujet de chagrin, et plus d'une fois la bonne harmonie des deux sœurs en fut temporairement troublée.

Il y a quelques jours, Mme Park fut atteinte tout à coup d'un mal subit que les médecins déclarent dès l'abord ne pas pouvoir conjurer. La patiente était en proie aux hallucinations les plus angoissantes, et une fièvre affreuse la tourmentait constamment. Miss Harris ne quittait pas son chevet, et elle passait toutes les nuits à veiller. Le quatrième jour de la maladie, vers minuit, Mme Park se leva subitement sur son séant, demanda a boire, et commença à causer avec sa sœur. Circonstance singulière : la fièvre l'avait quittée tout à coup, son pouls était régulier, elle s'exprimait avec la plus grande facilité, et Miss Harris, tout heureuse, crut que sa sœur était désormais hors de danger.

Après avoir parlé de son mari et de ses enfants, Mme Park se rapproche encore plus près de sa sœur et lui dit :

—Pauvre sœur, je vais te quitter ; je sens que la mort s'approche. Mais au moins mon départ de ce monde servira à te convertir. Je mourrai dans une heure et on m'enterrera demain. Mais aie grand soin de ne pas suivre mon corps au cimetière, car mon esprit, revêtu de sa dépouille mortelle, t'apparaitra encore une fois avant que mon cercueil ne soit recouvert de terre. Alors tu croiras enfin au spiritualisme.

Après avoir achevé ces paroles elle se recoucha et s'endormit tranquillement. Mais une heure après comme elle l'avait annoncé, Miss Harris s'appercevait avec douleur que le cœur avait cessé de battre.

Vivement émue par la coïncidence étonnante qui existait entre cet événement et les paroles prophétiques de la défunte, elle se décida à suivre l'ordre qui lui avait été donnée et le lendemain elle resta seule à la maison pendant que tout le monde prenait le chemin du cimetière. Après avoir fermé les volets de la chambre mortuaire, elle s'établit sur un fauteuil placé près du lit que venait de quitter le corps de sa sœur.

"Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, —raconta plus tard miss Harris—lorsque je vis comme un nuage blanc se détacher du fond de l'appartement. Peu à peu cette forme se dessina mieux : c'était celle d'une femme à demi-voilée ; elle s'approchait lentement de moi ; je discernais le bruit de pas légers sur le plancher ; enfin mes yeux étonnés se trouvèrent en présence de ma sœur....

"Sa figure, loin d'avoir cette pâleur matte qui frappe si péniblement chez les morts, était radieuse ; ses mains, dont je sentis bientôt la pression sur les miennes, avaient conservé toute la chaleur de la vie. Je fus comme transportée dans une sphère nouvelle par cette merveilleuse apparition. Croyant faire partie déjà du monde des esprits, je me tâtais la poitrine et la tête pour m'assurer de mon existence. Mais il n'y avait rien de pénible dans cette extase.

"Après être ainsi demeurée devant moi, souriante mais muette, l'espace de quelques minutes, ma sœur, semblant faire un violent effort, me dit d'une voix douce :

"—Il est temps que je parte : mon ange conducteur m'attend. Adieu ! J'ai rempli ma promesse ; crois et espère !"

Le journal auquel nous empruntons ce merveilleux récit, ne dit pas si miss Harris s'est convertie aux doctrines du spiritualisme. Suposons-le, cependant, car beaucoup de gens se laisseraient convaincre à moins.

Une ville Suisse dans l'Indiana.—Un journal d'Evansville (Indiana) parle en ces termes de la création d'une ville nouvelle, "Tell City", dont une colonie suisse à jeté les fondements il y a quelques temps.

"Parmi les progrès remarquables que la partie sud de notre Etat a vu s'opérer cette année, un des plus étonnants est sans contredits la fondation et les progrès de Tell City, dans le comté de Perry. Il y a trois mois seulement que le premier coup de pioche retentissait à Tell City, et déjà cette ville compte plus de cent maisons et environ douze cents habitants, venant presque tous des cantons agricoles de la Suisse.

"Les bâtiments terminés ont coûté chacun de $ 300 à $1.500. On en élève dans ce moment un certain nombre d'autres, parmi lesquels nous avons remarqué plusieurs maisons en pierres de taille, pour magasins, hôtels, cafés, etc. La prospérité prodigieuse de la nouvelle cité, loin de ralentir, augmente de jour en jour. Le bruit du marteau et le grincement de la scie se font entendre jour et nuit, et même quelquefois aussi pendant le dimanche. Jusqu'à présent, la principale préoccupation des nouveaux colons était de se procurer un abri, ils n'ont pas encore songé beaucoup à l'industrie à laquelle ils se livreraient de préférence. Cependant on parle d'une fabrique de meubles, d'une scierie et d'une fonderie de fer.

"Mais l'agriculture ne sera pas négligée pour cela ; il faut d'ailleurs que la petite colonie trouve à s'approvisionner, sur place, et aux plus bas prix possible, des matières premières, sans quoi l'industrie la plus active n'aurait guère chance de prospérité. Tell City compte déjà plusieurs tailleurs, cordonniers, marchands, charrons, etc. ; quant aux charpentiers, maçons, tout le monde, ou à peu près, sait manier le rabot et la truelle à qui mieux mieux."

Nous souhaitons, pour l'avenir de la cité helvétio-américaine, que ce tableau n'ait pas été trop embelli !

Les Pigeons Contrebandiers.—Un négociant belge a trouvé moyen, il y a quelque temps, d'exploiter, après leur mort, les pigeons comme contrebandiers, et par leur entremise, il est parvenu à faire passer en fraude quelques mille mètre de dentelles de prix, destinées à un correspondant de Paris.

Voici les moyens dont il s'est servi :

Parmi les trente ou quarante pigeons que renferme chaque panier, et qui sont tellement pressés qu'il est impossible de les distinguer individuellement, notre industrieux négociant en avait disposé la moitié de morts et empaillés de fines fines Malines et de riches Bruxelles ; puis, au moyen d'un spirale élastique sur laquelle il les avait fixés, il était parvenu à leur donner un tel aspect de vie, que les douaniers eux-mêmes s'y sont trompés.

Aussi ont-ils cacheté, numéroté ficelé et plombé les paniers suivant l'usage, donnant eux-mêmes, au négociant fraudeur, la garantie formelle que rien ne pouvait être soustrait en route de ce précieux envoi.

Etats et territoires de l'Union.—Le territoire de l'Union comprend une superficie de 3,268,010 milles carrés. Le total se subdivise ainsi par Etats et territoires : Maine, 30,000 milles carrés ; New-Hampshire, 9,-200 ; Massachusetts, 7,800 ; Rhode Island, 1,300 ; Connecticut, 4,674 ; Vermont, 10,-211 ; New-York, 46,085 ; New-Jersey, 8,-320 ; Pennsylvanie, 46,000 ; Ohio, 39,964 ; Indiana, 23,800 ; Illinois, 55,405 ; Wisconsin, 53,924 ; Michigan, 56,243 ; Iowa, 50,-914 ; Californie, 188,000 ; Delaware, 2,120 ; Maryland, 9,674 ; Virginie, 60,352 ; Caroline du Nord, 45,000 ; Caroline du Sud, 24,500 ; Georgie, 58,000 ; Alabama, 50,-722 ; Floride, 53,786 ; Louisiane, 46,431 ; Arkansas, 52,198 ; Mississipi, 67,380 ; Missouri, 47,156 ; Tennessee, 45,600 ; Kentucky, 37,680 ; Texas, 237,321 ; Minnesota, 141,000 ; Kansas, 136,000 ; Oregon, 227,-000 ; Washington, 113,000 ; Utah, 187,000 Nouveau Mexique, 210,000 ; Nebraska, 528,-000 ; Mesilla, 78,000 ; territoire indien, 187,-000. Reste le territoire de Docatah dont la superficie n'est pas encore connue d'une manière précise.

Les Etats-Unis renferment plus de 26,000 milles de chemins de fer et ils avaient en 1850 une population de 23,189,876 habitans, dont 13,349,740 dans les Etats libres. La population dans les Etats à esclaves se composait, à la même époque, de 6,221,618 blancs, 3,204,313 esclaves et 427,305 personnes de couleur libres. L'Union renferme probablement à cette heure vingt-sept millions d'habitants.—*Abeille.*

Un Allemand domicilié en France écrit à l'adjoint de sa commune :

"Ch'ai bris une oiseau énorme, gomme on "n'en a chamais fu, une fraie gurioside, *une "oiseau-vache.*"

L'adjoint écrit textuellement au maire :

"Miracle ! un de mes amis est parvenu à "s'emparer de l'*oiseau-vache*."

Le maire avise le sous-préfet, lequel informe le préfet qu'il a été capturé, dans le département, un oiseau extraordinaire, dont il a l'intention de faire hommage au Cabinet d'histoire naturelle de Paris.

M. Geoffroi Saint-Hilaire, pour se consoler du décès de l'*hippopotame* fils, attend l'*oiseau-vache*.

Malheureusement,—et grâce à la prononciation teutonique,—il ne s'agit que d'*une oie sauvage*.

Décédé.— A sa résidence, dans la Paroisse Lafayette, le 2 Septembre courant, M. Robert Cade, âgé d'environ 54 ans. M. Cade a été durant nombre d'années Représentant à la Législature pour la Paroisse Lafayette, et plus récemment, Sénateur des Paroisses Lafayette et Vermillon. Il a également rempli d'autres charges très honorables.

Loge H∴ C∴ No. 19,
M∴ A∴ L∴ & A∴

UNE assemblée régulière de cette R∴ Loge aura lieu Mercredi prochain, 15 courant, à 4 heures de l'après-midi. Les frères étrangers sont invités d'assister à la séance.

Par mandement du V∴ M∴
E. PILATE, *Secrétaire.*
Opelousas, 11 Septembre, 1858.

INSTITUTION LITTERAIRE DES OPELOUSAS.

M. C. E. Durand, Pricipal de cette Institution, a l'honneur d'annoncer aux familles qu'il a ouvert ses classes française et anglaise, mercredi dernier, 8 Septembre courant, et qu'il est prêt à prendre des élèves soit comme externes soit comme pensionnaires. [11 Sept. 1858.

JOHN HILS, Horloger et Bijoutier,

S'étant fixé d'une manière permanente aux Opelousas, rue Main, près l'atelier de tailleur de M. Chrétien, offre ses services au public en général. Il nettoie et répare les pendules et les montres de toutes fabriques, comme aussi les bijoux de toutes sortes, le tout artistement, promptement et aux prix les plus modérés. [11 Sept.

BI-SULFITE DE CHAUX
(*Article de première qualité.*)
De Marcellin, Ruth & Co.,

A Vendre par MM.
DEBAILLON & CARRIERE,
11 Sept. 1858.] Washington, Lne.

EDOUARD WEBER,
PEINTRE EN BATIMENTS, ENSEIGNES, &c.

OFFRE ses services aux habitants de la Paroisse St. Landry, dans toutes les branches qui concernent son métier, tel que peintre en bâtiments, d'enseignes et d'ornements, imitation de marbre, de granit, &c. tapissier et vitrier, le tout fait dans le meilleur goût et aux prix les plus modérés.

Tous ordres laissés au bureau du Courrier, aux Opelousas, ou à M. Weber, à Washington, seront exécutés avec promptitude. [11 Sept.—6m.

Etat de la Louisiane.
Paroisse St. Landry.

Succession de Benoit Vanhille, décédé.

EN vertu d'un ordre de l'Hon. la Cour de District de St. Landry, rendu dans la Succession ci-dessus, je vendrai à l'encan public, à la Maison de Cour, dans la ville des Opelousas, le *Mardi*, 5 *Octobre prochain*, les propriétés de la dite succession, à savoir :

Trois Lots de Terre, situés dans l'addition de l'Eglise à la ville des Opelousas, étant les lots Nos. 6, 12 et 13 du plan de la dite addition.

Un Cheval, une Montre en or, un lot d'Argenterie, un Fusil, Pistolets, et un lot de Livres de valeur.

Conditions :—Les paiements devront être faits en mon bureau, dans la ville des Opelousas, le 1er jour de Mars prochain ; les acquéreurs fournissant sécurité solidaire, avec 8 pour cent d'intérêt après l'échéance, et les terrains demeurant spécialement hypothéqués à la Succession.

LUCIUS J. DUPRE,
Administrateur.
Opelousas, 4 Septembre, 1858.

J. B. MENNY & Co.
62, *rue du Canal*, [*encoignure Dorsiere.*]
NOUVELLE-ORLEANS.

IMPORTENT et vendent des chapeaux de soie, de fourrure, de laine, et de paille ainsi que des casquettes de drap, de soie et de velours. [28 Aout 1858.

HILAIRE DESESSARTS,
Collecteur et Crieur d'Encans

SE chargera de toutes collections et de tous encans qui pourront lui être confiés. Il n'est associé avec personne ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux branches.

Opelousas, 18 Mars, 1858.—1a

Etat de la Louisiane.

Cour de District, Paroisse St. Landry, } No. 8530.

Succession de Don Diegue Alex. Larose Fontenot.

JOSEPH ZINCOURT FONTENOT, de la Paroisse St. Landry, Administrateur de la Succession de feu Don Diegue Alexandre Larose Fontenot, décédé, ayant présenté un Compte Final de l'administration de ladite succession, accompagné d'une pétition demandant l'homologation d'icelui ;—Et attendu qu'il a été fait droit à la demande de la dite pétition par ordre de la Cour susdite en date du 26 Août 1858 ;

En conséquence, avis est par le présent donné aux intéressés dans cette succession, d'avoir à déduire par écrit, au Greffe de la Cour susdite, dans les trente jours qui suivront la date du présent avis, les raisons, si aucune ils ont, pour lesquelles le dit Compte ne serait pas homologué, l'administrateur déchargé de toute responsabilité ultérieure et son cautionnement cancellé.

L. LASTRAPES, Greffier.
Opelousas, 28 Août 1858.

Bureau de Santé de la Ville de Washington.

Lundi 9 Août, 1858.

Le Bureau s'assemble en ce jour.—Présent MM. le Dr. L. Todd, John Reed, E. Dubuisson, J. F. Morrogh, John P. Gurnett et F. Trainor.

Absent :—M. D. D. Arden.

L'assemblée étant appelée à l'ordre, M. E. Dubuisson est nommé Président et John P. Gurnett Secrétaire.

Les résolutions suivantes sont unanimement adoptées :

1o. Résolu qu'aucun steamboat arrivant de la Nouvelle-Orléans ou de tout autre district infecté ne pourra atterrer dans les limites de cette corporation.

2o. Résolu qu'aucune personne ou personnes venant de tout district ou endroit où la fièvre jaune existe, ou tout citoyen de cette ville qui ira à bord de steamboats venant de ces endroits, ne sera admis dans les limites de cette corporation qu'après que dix jours se seront écoulés après qu'il ou qu'elle aura quitté ces tels endroits, à moins qu'ils ne prouvent suffisamment à ce bureau qu'ils ont eu la fièvre jaune antérieurement et qu'ils y sont acclimatés (les médecins et les membres du Bureau de Santé exceptés).

3o. Résolu qu'aucune marchandise, bagage, vêtement ou linge de lit, (excepté ces barils qu'on appelle communément barils de liquides, et tels autres articles, tels que savon, chandelles, tabac, farine, fromage, &c., qui sont considérés n'être pas capables de communiquer l'infection), ne seront admis dans cette Corporation à moins que ces dites marchandises, &c., n'aient été ventillées comme suit :

Marchandises de laine, &c., ouvertes durant 48 heures.

Marchandises de coton, &c., ouvertes durant 36 heures.

Toutes autres, durant 24 heures.

Tous articles emballés dans des caisses avec du son de scie, de la paille, &c., telles que médecines, liqueurs, sardines, &c., &c., durant 24 heures.

4o. Résolu que les règlements ci-dessus n'empêcheront pas les personnes ou le frêt de passer au travers de la ville au cas nécessaire, pourvu qu'ils ne s'arrêtent point dans les limites de la Corporation.

5o. Résolu qu'un comité de trois soit nommé pour conférer avec les capitaines de tous steamboats en destination de ce port, et requérir d'eux, comme une faveur, de ne pas approcher plus près que le Waxia.—Le Président, le Dr. D. L. Todd et M. J. F. Morrogh, sont en conséquence nommés.

6o. Résolu qu'une garde sera mise sur la limite de la Corporation, sur le chemin conduisant au Waxia, et également qu'une personne sera employée à surveiller et voir à ce que tous les articles destinés pour cette ville soient convenablement ventillés, comme dessus, et il sera de son devoir de donner un certificat au Président de ce Bureau, à chaque fois que ces marchandises, &c., seront admissibles.

7o. Résolu qu'en cas d'événement fortuit, le Président a par le présent pouvoir d'adopter telles mesures qu'il jugera nécessaires jusqu'au temps où ce Bureau pourra s'assembler.

8o. Résolu que les résolutions ci-dessus auront effet à partir de cette date.

Résolu que ces procédures seront publiées en français et en anglais dans le Patriote et le Courrier.

Le Bureau n'ayant pas d'autre considération à prendre s'ajourne.

John P. Gurnett, Secrétaire. E. DUBUISSON, Président.

Mardi 10 Août, 1858.

Le Bureau s'assemble en ce jour ;—Présent MM. E. Dubuisson, Président, le Dr. D. L. Todd, J. F. Morrogh, John P. Gurnett et F. Trainor.—Absent, John Reed et D. D. Arden.

Les minutes de la dernière assemblée sont lues et approuvées.

Sur motion de M. Morrogh, la résolution suivante est lue et approuvée :

Attendu que hier, après l'ajournement du Bureau, une majorité de ses membres convinrent entre eux que l'ordonnance relative aux steamboats venant en cette ville, ne devrait prendre force qu'à partir de samedi prochain.

Qu'il soit en conséquence Résolu que la dite ordonnance soit considérée n'être en force qu'à partir de la dite date, afin que les bateaux et le public aient un temps d'avertissement suffisant de sa teneur.

Sur motion, le Bureau n'ayant pas d'autre considération à prendre s'ajourne sine die.

Jno. P. Gurnett, Secrétaire. E. DUBUISSON, Président.

Séance du 21 Août 1858.

Le Bureau se réunit en ce jour ;—Présent MM. E. Dubuisson, président, le Dr. D. L. Todd, J. F. Morrogh, Jno. P. Gurnett, F. Trainor, Jno. Reed et D. D. Arden (Bureau complet).

Les minutes de la dernière assemblée sont lues et approuvées.

Les résolutions suivantes sont adoptées :

1o. Résolu que l'Article 2me des procédures de ce Bureau, du 9 d'Août, soit amendé de manière à se lire comme suit :

Résolu qu'aucune personne ou personnes venant de tout endroit ou district infecté, où la fièvre jaune règne, ne sera admise dans les limites de cette Corporation qu'après qu'elles auront été absentes de tels lieux pendant au moins dix jours, et qu'aucun résident de cette ville, qui ira à bord de steamboats venant de tels endroits, ne sera admis dans les limites de cette Corporation, qu'après que dix jours se seront écoulés après qu'il aura quitté les dits bateaux, à moins qu'il n'ait une permission signée par le président de ce Bureau, (les médecins et membres du Bureau de Santé exceptés).

2o. Résolu que le Constable de Ville soit et est par le présent autorisé à employer une personne dont le devoir sera de demeurer aux débarquements, où des steamboats pourront atterrer près de ces environs, et d'avertir toute personne ou personnes qui pourraient désirer d'aller à bord, qu'elles ne seront pas admises à revenir dans cette Corporation, et de remettre au président de ce Bureau, chaque soir, une liste des noms de chaque personne qui aura été à bord de ces bateaux.

3o. Résolu que aucune personne ou personnes qui entreront dans cette Corporation en violation des résolutions ci-dessus, seront immédiatement conduites en dehors des limites de la ville, par le Constable de Ville, de force, s'il est nécessaire, et le Constable est par le présent autorisé à employer des personnes pour l'assister, quand il sera nécessaire, pour exécuter la volonté de cette résolution.

4o. Résolu que le Constable de Ville soit et est par le présent autorisé à établir une garde sur la route des Opelousas et de Mountville.

5o. Résolu que les résolutions ci-dessus auront effet à partir de cette date.

6o. Résolu que ces procédures seront publiées, en français et anglais, dans les deux journaux des Opelousas.

Le Bureau n'ayant pas d'autre considération à prendre, sur motion, s'ajourne.

E. DUBUISSON, Président.
Jno. P. Gurnett, Secrétaire.